Accueil

par

Patrick* de *Carolis
Vice-président

Monsieur le Président du Musée du quai Branly-Jacques Chirac,
Monsieur le Secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine,
Monsieur le Ministre et Président de la Société des amis de Marcel Proust,
Monsieur le Recteur,
Mesdames, Messieurs,
Chers amis,

Je suis heureux de vous accueillir ce matin à l'Académie des beaux-arts, pour ce colloque intitulé « L'École des Muses, Marcel Proust et les arts », au nom de notre secrétaire perpétuel Laurent Petitgirard qui, empêché ce matin, nous rejoindra en milieu de journée.

Quelle œuvre plus que celle de l'auteur de la *Recherche* témoigne davantage d'une sensibilité aux arts et, d'une manière plus fondamentale, à l'univers esthétique ? Les arts dans leur ensemble sont tellement présents au cœur de l'écriture de l'auteur majeur du XXe siècle que l'on peut dire que son œuvre même se confond avec une vaste méditation esthétique en même temps que psychologique et philosophique.

Il était donc bien naturel que l'Académie des beaux-arts rende hommage (modestement, cela s'entend dans le cadre temporel autorisé par une journée de conférences) à l'univers artistique proustien et je remercie vivement notre confrère le professeur François-Bernard Michel, grand amoureux de Proust, auteur de plusieurs ouvrages sur l'auteur de la *Recherche* (je citerai le dernier

paru en 2016 aux éditions Gallimard, *Le Professeur Marcel Proust*) d'avoir été l'initiateur de ce projet. J'associe bien sûr à ces remerciements Jean-Yves Tadié, professeur émérite à la Sorbonne, directeur de plusieurs collections aux éditions Gallimard et éminent spécialiste de l'œuvre de Marcel Proust, qui a rendu cette journée possible en conviant les quatre intervenants que nous allons avoir le plaisir d'écouter aujourd'hui : Sophie Basch, professeur de littérature française à la Sorbonne, Anne Penesco, professeur de musicologie à l'université de Lyon 2, Jérôme Bastianelli, écrivain et critique musical, directeur général du Musée du quai Branly-Jacques Chirac, et Adrien Goetz, historien de l'art, écrivain et maître de conférences à la Sorbonne.

Je passe la parole à François-Bernard Michel.

Introduction

par

François-Bernard Michel

Réunir un colloque dédié à Marcel Proust dans l'enceinte historique de l'Institut est une initiative hautement légitime de l'Académie des beaux-arts.

À ne se limiter qu'à la musique et à la peinture, tout lecteur de Proust sait la place essentielle prise par ces deux domaines artistiques dans la vie et l'œuvre de l'écrivain. Parmi de nombreuses pages, je mentionne ses évocations de Carpaccio et de Véronèse, induisant ses recherches sur le couturier italien Fortuny qui avait ouvert une enseigne à Paris. Le Narrateur recherche ses robes pour Albertine et sera saisi d'une intense émotion lorsqu'il verra plus tard, à Venise, sur un Carpaccio, celle qu'elle portait le jour de leur séparation.

Ce colloque aborde, après l'introduction de Jean-Yves Tadié, éminent spécialiste de Proust, quatre thèmes possibles parmi beaucoup d'autres.

J'ai donné pour ma part la parole à Proust lui-même, avec ses propos sur l'art et les arts, issus de six « Esquisses » du *Temps retrouvé*[1]. Il y consigne ce qu'il considère essentiel pour les perspectives de son œuvre. Avec un mot-clé, mesure étalon de l'importance donnée aux thèmes qu'il développera, un qualificatif sans cesse réitéré : « Capital ».

L'Esquisse 24, intitulée « L'adoration perpétuelle », met en place la théorie esthétique générale qui établira *Le Temps retrouvé*.

L'intelligence, estime-t-il, ne joue qu'un rôle modeste, voire nul dans l'appréciation d'une œuvre d'art. Il évoque un jugement entendu du peintre Elstir : « Vous, vous avez les joies de l'intelligence. »

Elle procure bien peu de joies, objecte-t-il lorsqu'il pense à ce jugement, par rapport à la spontanéité du bonheur sensoriel immédiat, telle une clarté lumineuse sur les arbres de Combray.

L'Esquisse 28 expose ses réflexions sur « La nécessité de l'art, parce que la vie est une réalisation imparfaite ».

1. Marcel Proust, « Esquisses », dans *Le Temps retrouvé*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1989, p. 798 à 865.

À propos du désir du Narrateur de retourner à Venise, l'écrivain affirme que la vérité du désir n'est pas dans l'objet extérieur lui-même, la qualité d'une toile par exemple. Elle résulte d'une pulsion intime de l'individu, son besoin de ressusciter une sensorialité éprouvée.

Méconnaître cette réalité expose à des déceptions, issues de voyages mais aussi d'amitiés et d'amours. Apparaissent ici les premiers « Capitalissime, l'art prémunit contre les déceptions. »

Suivent trois autres « Capitalissime, issime, issime : quand je parle du plaisir éternel de la cuillère, tasse de thé = art, était-ce cela, ce bonheur proposé par la petite phrase de la Sonate à Swann, qui s'était trompé en l'assimilant au plaisir de l'amour et n'avait pas su où le trouver ? »

Le bonheur « supraterrestre » opère chez les êtres quand « la substance dont ils doivent vivre n'est qu'en eux-mêmes » et surexcite une « éjaculation […] que les autres ne peuvent comprendre ».

L'Esquisse 32 dresse quelques « Portraits des Amateurs d'art ».

Portraits cruels, de ceux qui ne perçoivent pas l'essence des arts, tels ces intempestifs dont l'enthousiasme annihile le bénéfice à retenir des œuvres. Proust moque celui qui, après l'audition d'un quatuor, rapporte à un ami : « J'ai été tout à fait épaté. Savez-vous que c'est bougrement beau ? » Et il vise nommément Sany et le comte du Pont de Gault de Saussine, qui applaudissent frénétiquement ce qu'ils viennent d'entendre.

Il les qualifie joliment, et sévèrement, de « célibataires de l'art ». Ces gens passent sans fin de Wagner à Bach et à Chausson, mais sont incapables d'*épouser* une œuvre, d'entrer en résonance intérieure avec la transcendance suscitée, à laquelle ils n'accèdent pas.

L'Esquisse 33 discute des conséquences des « Nouvelles Théories de l'art », révélatrices de l'évolution de sa conception de la littérature.

À propos de l'écrivain Bergotte, que les jeunes générations contestent pour son élitisme, pour son écriture compliquée et logomachique, Proust évoque les écrivains qui « font de l'art pour l'art », voire de l'art « populaire », voire une « sociologie » de l'art, tel Romain Rolland. « Quand l'intelligence veut se mettre à juger les œuvres d'art, on peut prouver tout ce qu'on veut. » D'ailleurs, Bergotte savait bien, conclut Proust, que Legrandin, « sacré le plus grand écrivain de l'époque… n'existait pas à côté de lui ».

L'Esquisse 37 retire de l'enseignement des arts le matériau de l'œuvre littéraire.

Peinture et musique sont les voies de l'apprentissage esthétique du Narrateur.

« L'engrangement des matériaux du passé dont rien n'est perdu », la vérité des impressions oubliées, « et par conséquent la vraie vie, c'est cela la littérature ».

> Capital : les êtres que nous connaissons […] sont pour le psychologue, ce que sont pour le peintre des modèles. Ils posent pour nous. Ils posent pour la souffrance, pour la jalousie, pour le bonheur.

L'Esquisse 38 répète plusieurs capitalissimes, le dernier concernant les « sentiments généraux » retirés d'une « humble forme particulière ».

> Capitalissime : À quoi bon nous dire « ce n'est qu'une Odette, qu'une Albertine », puisque pour que l'Amour, la Jalousie, la Souffrance se manifestent à nous, il faut qu'ils fassent leur entrée dans notre vie derrière quelque petit corps féminin qui en lui-même n'a aucune importance.
>
> Sans doute de se dire qu'il n'en a aucune devrait sans doute nous empêcher d'en trop souffrir. Mais les médecins qui connaissent les raisons générales d'une affection morbide, quand ils en sont atteints n'en souffrent pas moins que leurs malades, s'ils en raisonnent mieux. La raison ne les calme pas car l'esprit s'abstrait de la douleur mais n'arrive pas à entraîner le corps avec lui.

Aux artistes, aux amateurs d'art et aux médecins, il faut prescrire la lecture de Proust, sans limite et sans fin bénéfique.